



**Des Israéliens évacués de la bande de Gaza se retrouvent à Ein Bokek, près de la mer Morte, le 9 octobre.**

PHOTO ARTHUR LARIE

# Hamas-Israël: « Emmène-nous voir la Joconde, oncle Moshe! »

**Deux jours après l'attaque du Hamas, l'écrivain israélien Moshe Sakal est de passage à Paris et reçoit un appel en visio de sa sœur et de ses nièces et neveux alors qu'il se trouve au Louvre. Tous dispersés en Israël, chacun cherchant un refuge contre le hurlement des sirènes d'alerte aérienne.**

La nuit précédant l'attaque du Hamas contre Israël, j'étais dans un état d'agitation, en proie à une frustration personnelle et à une profonde tristesse. Dans un rêve, je me suis retrouvé assis dans un café de Tel-Aviv. Alors que je regardais les convives déguster leur repas, engager une conversation animée et savourer leur boisson, une pensée troublante m'a envahie: «Ils ne savent pas qu'ils vont mourir.» Cette image mentale m'a angoissé, mais j'ai réussi à calmer mon agitation en me rappelant que ce n'était qu'un rêve. La nuit inquiétante s'est poursuivie, et lorsque j'ai finalement pris mon téléphone portable, j'ai découvert un message de ma sœur. Il disait: «Comment allez-vous, mon chéri? Les enfants sont chez les parents de Guy, et il n'y a pas encore eu de sirènes dans leur

quartier. C'est vraiment effrayant...»

## En levant les yeux

La fois suivante, deux jours plus tard, le poids de la matinée du 7 octobre était palpable. Ces deux jours avaient permis de prendre conscience de l'attaque dévastatrice du Hamas, et lorsque j'ai répondu – il s'agissait cette fois d'un appel vidéo – j'ai été accueilli par les visages de ma famille: mes frères et sœurs, mes belles-sœurs et beaux-frères, ainsi que mes sept nièces et neveux. Ils étaient tous dispersés en Israël, chacun cherchant un refuge contre le hurlement des sirènes d'alerte aérienne. En levant les yeux vers l'écran, ils ont vu de hautes colonnes et un plafond splendidement décoré qui remplissaient l'arrière-plan de ma vidéo. Les enfants ont écarquillé les yeux à la vue des statues et des gens qui se pressaient autour de moi, discutant avec animation ou prenant des photos avec leurs téléphones portables. L'aînée des nièces a fini par demander: «Oncle Moshe, où es-tu? – Je suis à Paris!» ai-je répondu, presque incrédule devant l'incongruité de la situation. «Paris?» a demandé un autre neveu, aux lunettes rondes et aux cheveux bouclés. «Mais vous n'habitez pas à Berlin?» Je l'ai assuré que nous habitions bien à Berlin, mais que nous étions à Paris. Mes parents, assis dans leur appartement de Tel-

Aviv, la maison de mon enfance, regardaient les petits visages sur l'écran, se demandant sans doute quand ils nous reverraient tous ensemble en chair et en os. Les enfants, eux, ne s'intéressaient pas aux circonstances. Leur curiosité était à son comble et ils posaient des questions comme le font les enfants. Ils voulaient savoir exactement où j'étais, leurs sourcils se fronçaient tandis qu'ils essayaient de donner un sens à ce cadre surréaliste. L'endroit devant eux était un tourbillon d'activités, ressemblant peut-être à un centre commercial animé et à un palais de leurs contes de fées. Finalement, l'attrait des peintures et des sculptures l'a emporté. L'un de mes neveux a demandé: «Es-tu dans un musée, oncle Moshe? – En effet, je suis au Louvre!»

Avant de rentrer chez nous à Berlin, mon compagnon et moi avions quelques heures à tuer à Paris et nous avons décidé de nous réfugier dans l'art éternel du

Louvre. Cependant, le musée était beaucoup plus fréquenté que d'habitude, ce qui rendait presque impossible d'apprécier pleinement les chefs-d'œuvre mondialement connus. A présent, les enfants rayonnent de plaisir à l'évocation du Louvre. Pendant un bref instant, ils oublient l'étrangeté de la situation et acceptent que leur oncle leur parle depuis l'intérieur de l'un des musées les plus célèbres du monde. La gravité de la situation nous pesait, mais nous avons choisi de ne pas l'aborder directement lors de notre appel vidéo. Au lieu de cela, elle s'est infiltrée dans chaque échange tacite, se cachant sous nos sourires. Nous n'avons pas évoqué les horreurs des enlèvements d'enfants, les atrocités des massacres, les incendies de kibboutzim ou les attaques à la roquette. Nous n'avons pas parlé des heures passées dans une pièce sécurisée, du mugissement des sirènes, du silence sinistre qui suit la chute des roquettes, ni de la peur constante de nouvelles brutalités à venir et de la nécessité de faire des réserves de nourriture. A un moment donné, ma jeune nièce a proposé une diversion inattendue: «Emmène-nous voir la Joconde, oncle Moshe!» – La Joconde? J'ai à peine pu l'apercevoir moi-même. La salle est tellement bondée de visiteurs qu'il est difficile de s'en approcher, et les gardiens sont très stricts sur le maintien de l'ordre.» Mais lorsque les enfants se fixent un objectif pré-

cis, même le diable ne parvient pas à le leur faire oublier. «Oncle Moshe, emmène-nous voir la Joconde!» Que pouvais-je faire d'autre? En naviguant dans le Louvre archiplein, je me suis aventuré dans la salle de la Joconde. J'ai tenu mon téléphone au-dessus de la foule pour donner un aperçu du chef-d'œuvre emblématique. Une fois leur vœu exaucé, un silence feutré s'est abattu. Nous nous sommes dit au revoir par des baisers virtuels et, peu à peu, les visages de ma famille ont disparu de mon écran. J'ai quitté la galerie, loin des foules de touristes, pour aller voir le Radeau de la Méduse de Théodore Géricault, une peinture plus grande que nature représentant le naufrage de la frégate française Méduse au large des côtes mauritaniennes en 1816. Au moins 147 personnes ont été jetées à la dérive sur un radeau de fortune, où seulement quinze ont survécu après avoir souffert de la faim, de la déshydratation et du cannibalisme en raison de l'incompétence du capitaine, largement fautif.

A la tombée de la nuit, j'ai essayé de dormir en pensant à l'appel vidéo avec ma famille. Mon esprit s'est égaré dans un souvenir lointain: la naissance de ma nièce aînée à Tel-Aviv, il y a une quinzaine d'années.

## Lueurs de l'aube

«Le dernier cri de ma sœur résonne à travers les murs de l'hôpital à 4 h 50 du matin», avais-je écrit dans mon journal ce jour-là. Après ce cri, de nouveaux cris percent l'air, les cris d'un nouveau-né, d'une petite fille, de ma première nièce. J'ai écouté les pleurs de ma sœur pendant une demi-heure, sa voix étant désormais éclipsée par la nouvelle vie qu'elle avait mise au monde. Je suis entré dans la chambre de ma sœur et j'ai trouvé les premières lueurs de l'aube filtrant à travers la fenêtre, jetant un doux éclat sur la peau violacée et délicate du bébé. Elle était allongée dans les bras de ma sœur, enveloppée dans la moelleuse couverture de l'hôpital, ses petites jambes pointant à l'extérieur. Sa bouche avait déjà commencé à téter. J'ai posé ma main sur l'épaule de ma sœur, comme nous le faisons lorsque nous étions enfants, lorsque nous nous réconciliions, après les coups de tête contre le mur, les profondes entailles dans la chair, lorsque je tirais la langue de ma bouche et léchais le sang rouge sur ma peau, puis agitaï le drapeau blanc de la reddition, du cessez-le-feu. Tout est fini maintenant. ♦

Par  
**MOSHE SAKAL**



Ecrivain